

Depuis mes décompensations,
je ne suis plus sûr de rien.

Rien.

Pas même de ce corps.

Pas même de ce nom.

Et sûrement pas de moi-même.

Le monde est là, oui.

Tel que je le perçois.

Sans voix.

Aujourd'hui.

Mais qui me dit que demain,

des forces impénétrables,

invisibles,

muettes,

ne viendront pas

retirer,

effacer,

renverser

l'évidence même de ce que je tiens pour vrai ?

Qui me garantit

que ce réel-là

n'est pas une peau fragile

sur une matière plus floue,

plus mouvante,

plus *intentionnelle* ?

Parce que je soupçonne — oui —

que l'univers,

loin d'être fixe,

loin d'être là pour nous,

est peut-être formé

des intentions de celui qui le traverse.

Une matière de possibles,
tendue, malléable,
sensible aux désirs,
aux peurs,
aux regards.

Une pensée collective,
peut-être,
qui rêve sa forme.

Un songe à plusieurs.
Et qui, au moindre soupçon d'égoïsme,
se désagrège.

Oui —
je le sens.
Quand les volontés se courbent,
penchées, avares,
tournées vers un miracle pour soi seul,
le monde se referme.
Il se rétracte.
Il fuit.

Le miracle, s'il existe,
ne s'ouvre que pour les mains ouvertes.
Pas pour les poings serrés.

Et moi ?
Je suis là,
à douter,
à penser que tout cela —
même mes soupçons —
sont des éclats d'une matière plus vaste,
plus tendre,
plus indomptable.

Et je me tais.
Parce que tout ce que je dis

pourrait déjà être faux
au moment même où je le pense.

Mais je continue à tendre l'oreille.
Parce que dans le silence,
parfois,
quelque chose
— une intention —
divague encore.

Extraits de Si la mer se meurt, Frédéric Jean Gilles, Les cahiers de l'égaré, 2025